

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Animal Spirits : How Human Psychology Drives the Economy, and Why it Matters for Global Capitalism de George A. Akerlof et Robert J. Shiller, Princeton, Princeton University Press, 2009, 264 p.

par Christian Bordeleau

Politique et Sociétés, vol. 29, n° 1, 2010, p. 280-283.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/039964ar>

DOI: 10.7202/039964ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Animal Spirits: How Human Psychology Drives the Economy, and Why it Matters for Global Capitalism

de George A. Akerlof et Robert J. Shiller, Princeton, Princeton University Press, 2009, 264 p.

L'auteur de *Market for Lemons* (1970, MIT Press) et récipiendaire du prix Nobel d'économie 2001 (conjoint avec Michael Spence et Joseph E. Stiglitz), George A. Akerlof, cosigne avec l'auteur d'*Irrational Exuberance* (Princeton University Press, 2001), Robert J. Shiller, *Animal Spirits: How Human Psychology Drives the Economy, and Why it Matters for Global Capitalism* (Princeton University Press, 2009). Le livre, dont la rédaction du manuscrit avait débuté plusieurs années avant la crise financière généralisée, se veut une explication de cette dernière récurrence du fameux *business cycle*, à l'aide d'une discussion sur le concept popularisé, mais non développé, de « l'esprit animal » – s'opposant à l'*homo economicus* – de John Maynard Keynes (1936).

L'ouvrage s'articule en deux temps : une première partie relativement courte permet une discussion concernant l'évolution de la macroéconomie et des arguments keynésiens (1936) jusqu'au discours de Milton Friedman (1967) qui engendrera le rétablissement d'un acteur super rationnel indexant la fluctuation des changes et de l'inflation en temps réel dans sa négociation salariale, jusqu'à l'effondrement en 2008-2009 – de nouveau – de ce coriace paradigme. Cette discussion permet ensuite d'articuler les cinq éléments de l'esprit animal. En deuxième partie, les éléments de confiance, d'équité, de corruption et de comportement antisociaux, de l'illusion monétaire et des histoires, esquissés en première partie, sont utilisés pour expliquer de façon plus satisfaisante huit questions d'économie politique et, pour ce faire, les auteurs utilisent historiquement les différentes « crises » économiques ayant pris naissance dans l'univers d'une finance particulièrement en proie à l'esprit animal.

Le livre s'ouvre sur la question suivante : « Pourquoi les gens n'ont-ils pas vu venir la crise avant que l'effondrement des banques, les pertes d'emplois, l'assèchement du crédit et les réclamations hypothécaires n'aient rendu tangible le fait qu'il était déjà trop tard ? » (p. 1) Pour les auteurs, la réponse est simple : « Le public, le gouvernement et la majorité des économistes avaient l'assurance tranquille d'une théorie économique postulant que nous étions en sécurité [...] mais cette théorie était déficiente. » (p. 1) G.A. Akerlof et R.J. Shiller affirment que l'importance des idées dans le déroulement de l'économie a été ignorée volontairement pendant une longue période – débutant au lendemain du discours de M. Friedman en 1967 –, au bénéfice d'une scientificité accrue, et de l'élégance des modèles économiques, lorsque comparée aux autres

sciences sociales. Ainsi, les économistes auraient ignoré l'esprit animal au profit du développement d'une discipline largement basée sur un acteur 100 % rationnel et cela est, selon eux, particulièrement vrai de la macroéconomie de l'école de Chicago (1967-2008). Cette vision aurait ensuite «percolé» de l'académie aux *think tanks* et, de là, aux médias et, ultimement, au public qui en a fait sa valeur politique: «*I'm a believer in free markets.*» (p. xi)

Le premier élément de l'esprit animal serait la confiance. Les auteurs affirment que les économistes classiques et néoclassiques postulent que la confiance n'est en fait qu'une «prédiction calculable» (p. 12). Les keynésiens affirmaient plutôt que la confiance joue un rôle important lorsque le rationnel n'est pas actif ou qu'il est impossible de calculer tous les paramètres. G.A. Akerlof et R.J. Shiller rapportent une anecdote pour discréditer l'assomption de rationalité voulant qu'Isaac Newton, père de la physique moderne et des mathématiques pures, ait perdu lui-même une fortune dans la bulle immobilière de la Mer du Sud au XVIII^e siècle – alors qu'à ce moment les paramètres étaient moins nombreux et complexes qu'aujourd'hui, donc plus facilement «calculables» (p. 13). La conception et le rôle de la confiance qu'articulent les auteurs, et que J.M. Keynes a repris dans sa vision de l'esprit animal, concepts qu'il emprunte, proviennent de la pensée de Kahn où celle-ci jouait un rôle de rétroaction positive. Ainsi, la confiance affecterait les autres facteurs «multiplicatifs» et les dépenses gouvernementales peuvent être moins effectives dans de telles conditions (p. 17).

La discussion sur l'importance de l'équité s'ouvre avec une anecdote concernant Albert Rees, économiste réputé: «La théorie néoclassique que j'ai enseignée pendant 30 ans et que j'ai tenté d'expliquer dans mes manuels... n'a rien à dire sur l'équité». Celui-ci, qui a œuvré dans des postes exécutifs importants en fin de carrière universitaire, affirme: «Dans aucun de ces rôles n'ai-je trouvé la théorie que j'ai enseignée si longtemps m'être de quelle que aide que ce soit.» (p. 20) Il appert, de cette petite histoire, que le facteur le plus important dans le traitement salarial et, corollairement, du chômage, soit l'équité. Selon G.A. Akerlof et R.J. Shiller, l'importance centrale de l'équité explique deux phénomènes: 1) pourquoi les travailleurs préfèrent le chômage à des baisses salariales et 2) pourquoi les employeurs offrent des salaires plus élevés que ce que «l'équilibre naturel» du marché demande, engendrant ainsi du chômage involontaire (p. 25).

L'élément le plus difficile à quantifier est l'effet de la corruption systémique. Les auteurs affirment que la mauvaise foi varie dans le temps et que régulièrement l'activité économique engendre ou encourage des comportements légaux, mais sinistres (p. 26). Ainsi, l'argument principal repose sur le fait constaté que le capitalisme ne «produit pas automatiquement des nécessités, mais plutôt ce que les gens croient nécessaire» – ce qui engendre inéluctablement des excès (p. 26). G.A. Akerlof et R.J. Shiller utilisent un argument exploré dans *Market for Lemons* et devenu

un lieu commun quant à la défaillance des mécanismes de marché lorsque l'information est asymétrique; dans ces cas la régulation est nécessaire, selon eux. «Chacune des trois dernières contractions économiques [1990- 1991, 2001, 2007] relève de scandales concernant de la corruption.» (p. 29) Ainsi, le retrait des régulations a permis à des acteurs de vendre de «l'huile de serpent» (p. 35). Il est intéressant de constater que les auteurs avouent candidement que dans ces situations les économistes sont généralement enclins à n'y voir qu'un nouvel «équilibre naturel» du marché. En quelque sorte, mais sans le conceptualiser ainsi, G.A. Akerlof et R.J. Shiller invitent les politologues qui utilisent des approches de type institutionnel historique à identifier ces problèmes systémiques perçus comme des équilibres sécuritaires et naturels par les économistes (p. 36).

Le chapitre 4 trace à grands traits les écueils de la théorie macro-économique. Selon les auteurs, l'illusion monétaire a été rejetée de la macroéconomie comme suite au discours de M. Friedman: «Sa théorie naturelle des taux a pris du jour au lendemain [...] parce qu'elle était consistante avec un désir croissant et partagé d'une discipline se voyant plus scientifique.» (p. 45) Pour Akerlof et Shiller, l'assomption de base de la macroéconomie est intenable: «Si les parties à un contrat n'ont pas indexé l'inflation *telle qu'elle survient à ce moment*, comment peut-on croire qu'ils feront les ajustements *parfaits mentalement* quant à ce qui *peut survenir dans le futur* par rapport à ce qu'ils gagnent aujourd'hui en temps réel?» (p. 49)

Finalement, le dernier élément de l'esprit animal est exploré superficiellement; il s'agit des «histoires». G.A. Akerlof et R.J. Shiller affirment qu'il est généralement considéré comme non-professionnel de baser les analyses économiques sur des faits qualitatifs; l'économiste doit utiliser des indicateurs quantitatifs et les théories issues de la déduction pour optimiser... des variables économiques (p. 54). Mais ceux-ci, dans une ouverture que l'on doit qualifier de remarquable, se questionnent sur l'importance d'une vision historique et des «histoires» qui en découlent: «Et si ces histoires influencent le marché?», se demandent-ils (p. 54). Dans ces cas, les économistes, affirment-ils, ne sont plus utiles. «Pour vraiment comprendre le Mexique des années 1970, et les hauts et les bas de la plupart des économies, il faut avoir une vision historique pour appréhender ces différentes histoires particulières» et comment ces différents facteurs jouent ensemble (p. 54).

Après une opérationnalisation des éléments de l'esprit animal pour répondre à des questions d'économie, les auteurs, en conclusion, postulent que l'oblitération de ces éléments de la théorie économique *mainstream* a produit un effet d'aveuglement permettant de croire à la force de mécanismes de régulation naturels et «cette vue est encore très populaire, pas seulement chez les économistes professionnels, mais auprès des décideurs et du public en général» (p. 171).

Évidemment, les « éléments de l'esprit animal » ne surprendront pas les politologues qui depuis longtemps déjà ont rejeté l'acteur entièrement rationnel de leur corpus théorique, mais ils seront étonnés de pénétrer aussi facilement, à l'aide d'un langage qui leur sera plus familier, dans l'univers théorique de la macroéconomie et de son évolution. Ils seront surpris de constater à quel point l'épine dorsale de la *macro*, mais également les bases de la *micro*, sont soutenues par l'acteur rationnel conceptualisé ici comme une machine froide possédant des capacités de calculs – en temps réel – que peu d'ordinateurs possèdent aujourd'hui.

Alors que l'exploration historique des huit questions d'économie est très intéressante en soi, les éléments de l'esprit animal ne sont présentés qu'à la volée, c'est-à-dire dans leur forme intuitive, et ils sont simplement incorporés à la discussion historique *ad hoc*. Ainsi, il n'y a aucune indication concernant les méthodes devant mener à leur incorporation et, plus important encore, sur leur possibilité, en raison de l'édifice actuel de la *micro* et de la *macro*.

Néanmoins, l'ouvrage devrait permettre à des non-économistes de prendre le pouls des débats à venir dans la discipline et les économistes parcourant le bouquin seront forcés de reconnaître les limites des modèles économiques et des dangers réels de théories mal informées. L'invitation à jeter des ponts interdisciplinaires est toute grande pour effectuer le prochain « bond en avant » des sciences sociales.

Christian Bordeleau

School of Public Policy and Administration, Carleton University

NOTE: La recension suivante a déjà été publiée dans le vol. 28, n° 3 de la revue, mais une erreur s'est malencontreusement glissée au dernier paragraphe. Nous nous en excusons auprès de l'auteur et la publions à nouveau après correction.

Hobbes et le désir des fous. Rationalité, prévision et politique

de Dominique Weber, Paris, Presses de l'Université

de Paris-Sorbonne, coll. « Expériences et raisons », 2007, 549 p.

Depuis une vingtaine d'années, les études hobbesiennes ont fait un retour en force sur la scène intellectuelle française. Ce tournant, que d'aucuns font coïncider avec la publication, en 1987, de l'ouvrage important d'Yves Charles Zarka, intitulé *La décision métaphysique de Hobbes. Conditions de la politique* ([2^e éd.] Paris, Vrin, 1999), ouvre la